

Chapitre 20/Chapter 20

Le Féminin en moi¹

Giles Vachon

1/ L'homme maternel

C'était en 1965. J'avais une trentaine d'années, et j'étais en poste au Danemark, à Copenhague, pour enseigner à l'Institut Français et à l'Université, sous l'égide des Affaires étrangères françaises. J'étais parti seul, rejoint au bout de quelques semaines par mon jeune fils, alors mon unique enfant, qui avait un peu plus de quatre ans. Né français, j'exerçais dans les pays étrangers, non seulement par choix, mais comme condition sine qua non de mon existence professionnelle : pour enseigner d'abord, mais aussi pour vivre en exorcisant mon enfance parisienne terrassée par la guerre de 40-45, l'occupation nazie, les bombardements, les exodes, les persécutions politiques dont ma famille fut victime, bref une vie passive, douloureuse bien sûr, immobile, et enfermée dans un destin plombé. Echapper au sol de France, ce fut pour moi, dans les années 50, trouver de l'air pour respirer librement.

En 1964, alors que j'étais en poste au Brésil, ma femme, née britannique, était revenue à Paris passer un concours ; elle y avait retrouvé un de mes amis, qui vivait une impasse conjugale grave, elle avait répondu à ses sentiments et demandé le divorce. La révélation du drame dont elle s'extirpait par ce divorce ajoutait à mon désarroi personnel. J'étais révolté à l'idée d'abandonner l'aventure conjugale ébauchée, ce que je croyais être un partage amoureux, une communauté intellectuelle, ma « mission » éducative. Ma femme, en recherche de stabilisation sociale et affective, et incertaine de ses forces, résolut de ne pas demander la garde de notre enfant, et proposa qu'il soit envoyé chez ses parents à elle, près de Londres. Je ne dirai pas que je fus soulagé par cette décision, mais presque. Elle m'était apparue aussitôt, en effet, inconcevable. Il était évident pour moi que seuls ses parents directs pouvaient éduquer convenablement un enfant. Je demandai donc sa garde.

A la fin de la procédure, compliquée par mon éloignement de France, cette garde me fut confiée ; c'est-à-dire qu'elle ne fut pas confiée à la mère, ce qui était exceptionnel et ne reste pas très courant encore aujourd'hui : la mentalité patriarcale abandonne aux mères l'élevage de la marmaille. Qu'est-ce qui a décidé le juge, que je n'ai jamais vu ? Me mettre à sa place n'est guère possible. Ce que je peux dire, c'est que mon avocat qui, à Paris, a plaidé sans moi, m'avait paru pleinement conscient de la sincérité et de la viabilité de ma requête. Le compte-rendu du jugement m'en aurait livré les attendus ; il fut malencontreusement perdu sur les bords de l'Oise, par un garde-champêtre un peu ivre qui aurait dû le remettre en France, où je n'avais pas à ce moment d'adresse personnelle, au domicile de mes parents. Ce brave fonctionnaire communal s'est plus tard effondré en excuses larmoyantes, mais c'est un fait : tout s'était conjugué pour que je reste à l'écart des décisions qui se prenaient pour moi, loin de moi et sans moi. Je me retrouvais dans le sillage de ce destin passif, immobile et douloureux dont je parlais à propos de mon enfance.

C'est justement autour de ce nouvel épisode de ma vie, qu'après une gestation dont je n'évalue pas la durée, naquit ma conscience intuitive de posséder en moi un grand pan de féminité, un être maternel, qui pointait seulement jusque là et venait à se manifester...

À Copenhague, où j'étais amené à vivre en célibataire avec ce fils de 5 ans, j'ai spontanément agi (ou réagi peut-être) comme « mère » plutôt que comme père. Très vite, sans hésitation, sans questionnement, j'ai partagé, avec les autres mères qui gravitaient dans mon entourage, une identité féminine que je dirai *immédiate*.

Féminine... par fonction, va-t-on dire, mais le fut-elle aussi par ressenti physiologique ?

¹Titre suggéré par la revue québécoise féminine *Arcade*, qui laisse un écrivain s'exprimer sur ce thème.

Oui. Le rôle féminin s'imposait à mon corps même, nourricier, protecteur, responsable de nos deux vies. Je me sentais les nerfs à fleur de peau dès qu'il s'agissait du sort de cet enfant. Il n'était pas jusqu'au geste de le prendre dans les bras qui ne me causât une sensation de complétude physique. Cette fonction féminine, où quelque chose se disait d'un moi jusque là inconscient, avait donc surgi de bien plus loin que de la posture sociale qui m'incombait alors. Je ne dis pas que la pression d'un surmoi social, parfois la peur du scandale de ma situation, ne pesait pas un peu sur mon comportement. (« Que cache donc, murmuraient certains collègues, ou le directeur de l'Institut, cet « anormal », ce mâle célibataire avec enfant ? On n'a jamais vu ça »). Mais qu'on me croie sur ce point : jamais la perception du qu'en dira-t-on ne me parvint, sinon de très loin. Cela ne m'angoissait pas ; ce sentiment ne pouvait pousser dans ma responsabilité physique, tellurique, de père. Que devient un adulte masculin, qui s'est investi avec une femme aimée dans la conception d'un gosse, même si cet investissement n'est pas très clair, n'est pas assez responsable envers l'épouse, quand il se sent seul en charge du prolongement vivant de ce qui fut eux deux, femme et homme ? C'est exactement en cette circonstance qu'il accouche de son être féminin, comme d'un complément d'être qui s'éveille d'un sommeil convenu, devenu brusquement inopérant. Il devient femme et homme. Du moins pour moi

Aurais-je ainsi révélé une ancienne perversion ? Quand je sentais naître en moi cette femme, complément de ma conscience mâle, cela aurait-il correspondu à un dévouement, programmable, biologiquement latent ? Peut-être : je mettais au repos d'antiques représentations du mâle, de son rôle traditionnel, du chef de famille - chef de meute ; je réveillais la moitié physique du moi masculin qui est : femme. Et en même temps je refusais sans nuances alors la société, celle qui m'aurait bien vu déléguer ma *personnalité de mère* à une « vraie » femme quelle qu'elle soit, à ma mère, à mon ex-belle-mère (qui ne demandaient pas mieux), à une amie (petite ou grande), à une gardienne, à des bonnes sœurs, que sais-je ? Sur les lèvres de mes meilleurs copains s'exprimait alors ce qui représentait la norme : « Tu es un vrai père, c'est déjà pas mal, mais ne cherche pas à devenir, en plus, une mère ; de toutes façons tu n'y arriveras pas. » Bref cet inconscient qui prenait la parole en eux, et qui n'était pas le mien, c'était le « bon sens », à mille lieues de ce qui avait émergé en moi.

Je veux bien admettre que ma pulsion maternelle, si ce terme est acceptable, soit venue d'autres sources plus sauvages, liées à la horde primitive dont parle Freud, et m'ait plaqué comme un vent violent vers une exigence plus profonde, celle de l'être vivant assurant la survie de l'espèce. En cas de crise, c'est à la mère d'assurer cette fonction, non pas au père, vaincu, captif, disparu, tué au combat. Peut-être ainsi ai-je vécu, survivant à mon couple et donc « devenu mère » par instinct de survie. Réveillé la nuit dès que m'alertait un soupir suspect, j'étais programmé pour ces réveils : je me jetais hors du lit à la vitesse d'un pompier de garde... Le soir, je donnais le bain au petit : et c'était un rituel quasi dévotionnel, mais qui me venait d'une révélation biologique, innée, d'une loi. Comme un appel inconnu à sauver la Vie. Cet appel me plaçait au commencement du monde. C'est avec ce bonheur d'évidence que je faisais le dîner, préparais les sandwiches pour le lendemain midi, racontais les histoires du soir pour que vienne le marchand de sable, faisais la vaisselle. Seulement après je préparais mes cours, je lisais et j'écrivais, et là, je retrouvais intacte l'identité de la femme solitaire et blessée, abandonnée, rédigeant pour quelques amis des lettres cinglantes de jalousie envers l'ex-épouse... lesquelles lettres racontaient aussi la métamorphose que j'expérimentais.

Le matin, on se réveillait à l'heure, je préparais les tartines, le sac de classe, remontais les chaussettes vrillantes, et en route... J'amenais mon fils en ville dans une institution de religieuses. Je le câlinais attentivement, selon un mode que des philosophes diraient ontologique. Un collègue mâle pourtant qualifia mes soins d' « acharnement féroce ».

Mes fréquentations personnelles, c'était d'ailleurs les femmes de mes collègues de l'Institut, tous masculins (machisme de l'époque...), ce qui fit tout de suite jaser ces messieurs : « Comment mais ! Il est célibataire, et il est toujours en parlote avec nos femmes !... Ça alors !... » Il ne leur venait pas à l'idée que nous échangeions des propos sur les médicaments contre rhumes ou diarrhées, sur les gardes d'enfant, les horaires, que nous comparions les écoles, organisations des voiturages, arrangions des conduites communes.

Je dois dire qu'à partir de là certaines Françaises présentes à Copenhague sympathisèrent avec moi à vive allure. L'affection que leur portaient leurs carriéristes de maris ne semblait pas

extraordinaire, ni à moi, ni à elles, épouses obéissantes... Dans ma vie dite sentimentale, ma conscience féminine devint d'ailleurs un révélateur, un prompteur. Mais quelques mois plus tard seulement. J'allais leur chemin de femmes, c'est vrai, mais tout de même : en pantalon... D'ailleurs l'amante qui s'attacha à ma vie, à quelques mois de là, suivait alors une route déserte, et ne vivait, comme moi, que pour ses enfants. Vivait ? Pour survivre autant que faire vivre. Elle en avait assez, je crois, d'assumer sa part masculine en elle, à côté d'un rustre macho pour qui elle n'était rien. Il me fallut assumer, à ce moment, non seulement la femme en moi mais l'amant chargé d'une âme soeur. Cela me confortait dans mon abandon du vieil homme. Je n'en étais pas mécontent, je me sentais en harmonie.

Quoi qu'il en soit, le maternel, qui n'est pas toujours essentiel, le devint pour moi. Par le moyen de mon corps ou de mon âme (sans doute des deux), il me semble que j'ai pu mettre au monde, sortir de moi la substance créatrice dont je suis dépositaire. Toutes les femmes ne deviennent pas physiologiquement mères, mais elles rayonnent souvent autrement leur pouvoir de création. Quant à moi, mâle ordinaire, sans avoir pratiqué la fameuse couvade paternelle des peuples d'Océanie, j'ai fait cette expérience-là : être mère (célibataire) avec un enfant que je sentais sorti de mon ventre ouvert. Expérience psychologiquement prégnante.

Ici, une parenthèse sur ma propre mère. Lorraine d'origine, adolescente pendant la guerre de 1914-18, elle avait traversé entre autres événements dramatiques les affres de la longue et terrible bataille de la Marne. Elle devint institutrice publique, d'abord en Champagne et au début des années vingt, alors que la chose était encore rare, l'Ecole normale d'Institutrices venant juste d'être créée. Ce fut toute sa vie une femme active, non dominatrice, qui représentait pour moi l'autonomie et la liberté, face à un époux assez ouvert d'idées mais dont le comportement montrait une frustration sociale certaine. Pendant l'invasion nazie de la France en 1940, mon père suivit la débâcle de l'armée, et elle mit une énergie fabuleuse pour assurer seule notre exode et notre sortie des zones de combat. Nous avons eu la chance, bien sûr, de ne pas être tués ; mais elle y fut pour beaucoup. Ce que je lui dois sans doute avant tout, c'est l'instinct de survie. Sous le patriarcat, la résilience.

Quand il m'arrive de dire (parfois) que j'ai gardé la fibre maternelle, alors qu'on voit ma barbe et qu'on m'entend barytonner, les gens ouvrent de grands yeux, se contentent de prendre des distances et de rester, si possible, polis. La plupart du temps, on s'esclaffe. C'est à qui fera les plaisanteries les plus fines : « Et ta poitrine, elle a pas poussé à ce moment-là ? Pour le sevrage, comment tu as fait ? » Je passe sur les allusions à ma sexualité supposée « de pédale ». Je ne fréquente pas de milieux particulièrement illettrés. Mais, c'est évident, tout ce qui porte atteinte à la « stabilité sexuelle ordinaire » révulse.

J'imagine en tout cas que c'est à cette fibre maternelle que je dois d'avoir enseigné toute ma vie avec joie, non comme un devoir mais comme un plaisir, en opérant un don heureux, et si j'ose dire gratuit ; pas toujours à la hauteur sans doute, mais avec ouverture. C'est aussi à cette fibre que je dois d'avoir eu le regard attiré par l'avenir, le changement : comme les mères ont le regard formé par leurs enfants, ainsi le mien par mes élèves, mes étudiants, qui m'ont mis en permanence au défi de leur jeunesse.

2/ Survivre en femme juive

La plupart des ami-e-s qui m'ont marqué sont des femmes. Et des juifs. Parmi les juifs, des hommes aussi, bien sûr : leur sensibilité a souvent la féminité, l'ouverture dont je ressens l'appel. (Je connais un bon nombre de juifs américains et j'ai tendance à les exclure de mes relations, à cause de l'arrogance machiste états-unienne, cette agressivité de conquistador sur la défensive qui a si facilement déteint sur eux. Les seuls juifs américains qui sont mes frères, ce sont ceux avec qui ma sensibilité échappe aux frontières, au conformisme, à l'esprit d'oppression : avec les époux

Rosenberg, Alan Ginsberg, Jack Hirschman, Ezra Pound...) En Europe, en revanche, j'ai davantage d'amis juifs, qui d'ailleurs ne sont pas célèbres ; tant d'entre eux souffrent de ne pas se sentir de ce monde !

Mais là où je fais lever les sourcils, c'est quand j'énonce qu'il m'arrive de me sentir *juive*. Je sens alors que je survis en marginal. Ni homme d'affaires, ni membre d'un grand parti, ni bourgeois parmi les bourges, ni occidental au milieu des « blancs », ni chrétien au milieu des croyants, ni purement femme au milieu des femmes, ni conquérant au milieu des mâles... On me dira qu'il est curieux que je me sente si souvent femme au milieu des hommes, alors que je me comporte, amoureuxment, en mâle, sans le moindre soupçon d'homosexualité. En plus, « juive » au milieu des Français ! Alors que je ne connais ni yiddish, ni hébreu, ni arabe, que je n'ai pas (à part l'œcuménisme) de religion particulière, et que la mamma orientale, sépharade et possessive m'insupporte... Que se passe-t-il donc ?

Tout bêtement ceci.

Être juive, c'est, ce fut toujours, depuis la Genèse, garder le goût de la victoire et du bonheur au milieu des incertitudes, des exodes, des ruses, des persécutions, des querelles patriarcales, et être bénie du don de fécondité, pour assurer la promotion sacrée de leurs enfants. Ainsi Sarah et sa servante Agar. Ainsi Rebecca ; ainsi Léa, Rachel et leurs servantes Zilpa et Bilha. Ainsi Ruth devant Booz....

Cette femme juive vit toujours à mes yeux. Malgré les baves des églises, malgré la peine des migrations, malgré le racisme général. Être juive en France, c'est, comme la mère de mes plus vieux amis, s'installer en immigrée où Dieu vous jette pour continuer à vivre en mère virtuelle et riieuse, en dépit des regards détournés, des insultes sournoises, des crachats sur les gosses, des pires restrictions. Menaces de mort comprises. Si être juif, ou gitan d'ailleurs, c'est savourer cet âpre goût de vie, alors vivre cela au féminin c'est tripler sa puissance, la femme juive se trouvant au prix de sa santé et de sa vie au confluent de deux autres situations difficiles : matriarcat d'une part, et racinage dans la loi mosaïque. Triade que je revendique : « fragilisation, germination, tradition. » Je la conjugue avec cette foi que j'ai, un peu inquiète, dans le futur : et en communion avec ma tante Alice Lang, juive pauvrete, riante, diminuée, méprisée, mais génitrice en toute innocence.

Moi qui me sens, je le répète, sexuellement homme, et pourtant, intérieurement homme-femme et juive, je sais que je ne vis pas un sort pervers, mais un destin commun. Même si la féminité, pourrait-on m'objecter, reste, dans le mâle actuel, second par rapport ç sa représentation virile. Car même imparfait, le « féminin en l'homme » a une mission : saisir l'humanité au collet, qu'elle ne vive plus emprisonnée dans le noir cachot des genres opposés, non co-ordonnés : « T'es un homme ou t'en es pas un ? »

Question : votre féminité vous a-t-elle fait renier quelque chose ?

Au contraire. Comme les artistes de cirque, j'ai appris à monter debout deux chevaux à la fois.

J'irai jusqu'à ceci : plus j'ai senti la femme en moi, mieux je me suis senti homme humain, gagnant quelque chose en complétude. A la question « Chaque homme a-t-il l'ouverture innée pour percevoir le féminin ? », je répondrai que vivre, c'est vivre en société, et sortir de l'inné.

Ainsi le féminin en mon, en votre masculin, c'est *au hasard de la vie*, parfois, de le réveiller. Certains penseront : « Autant dire : à la grâce ! » Cela dépend des gens. Qu'ils s'adressent alors à Qui de droit !

Mais si maintenant on me demandait de tirer les leçons de mon ressenti personnel, je crois que ma réponse serait risquée sur le plan des idées. J'avancerais toutefois avec prudence ceci.

Le mâle adulte qui s'est senti dans sa vie proche du féminin «éternel », dans la tendre nuit de la création, qui a pris quelques distances avec ce masculin destructeur de la nature et de la matière, ce nouvel homme-femme gagne du terrain dans le monde contemporain. Adolescent, il a dû grandir avec ce double qui voulait éclore. Et il éclôt. Partout ;

Au milieu du chaos universel que le passé d'Occident nous a légué, le féminin éclôt peu à peu dans l'homme.

Il éclôt dans la dissipation encore inachevée, des empires coloniaux.

Il éclôt dans les progrès, encore troubles, parfois reniés, de la démocratie.

Il éclôt dans l'ouverture, encore timide, vers les philosophies orientales.

Il éclôt dans l'ascension encore chancelante, du pacifisme en Europe et aux Etats-Unis.

Il éclôt dans la musique, les 1000 musiques de la jeunesse et de la rue.

Il éclôt dans les luttes de plus en plus visibles, et audibles, pour la libération des femmes.

Il éclôt dans le besoin de transcendance, de rêve, de liberté spirituelle, de poésie.

De poésie... ? Oui. Tel est, à mon sens, une des plus vraies possibilités d'élargissement du monde féminin dans la personnalité mâle dominante.

3) La poésie, la fusion

La poésie dit à la fois le réel et l'imaginaire, elle s'approprie les mots de tous les jours en même temps qu'elle crée les siens, en même temps qu'elle s'en passe. Elle est hermaphrodite naturellement. Plus que le roman, même chez les romanciers visionnaires, George Sand, Zola, Virginia Woolf, Faulkner... même chez les auteurs de science-fiction, chez qui le réalisme ou la scientificité demeurent plus forte que la rêverie libre. La poésie laisse jaillir et s'écouler ce qui sourd des profondeurs obscurcies de tous les êtres. Elle est ce qui chante et crie, et fait musique en nous, elle surgit de l'arrière-boutique de notre âme.

Or le mythe de l'androgynie, ou *homfenin* comme le dit à la Renaissance le poète Bonaventure des Périers, fut étouffé jusqu'au 20^{ème} siècle. Il fallut un autre poète, Rainer Maria Rilke, pour prophétiser dans sa *Lettre à un jeune poète* le point suivant :

« Les sexes sont peut-être plus parents qu'on ne croit ; et le grand renouvellement du monde tiendra sans doute en ceci : l'homme et la femme, libérés de toutes leurs erreurs, de toutes leurs difficultés, ne se rechercheront plus comme des contraires, mais comme des frères et des sœurs, comme des proches. Ils uniront leurs humanités pour supporter ensemble gravement, patiemment, le poids de la chair difficile qui leur a été donnée. »

Ainsi Rilke annonçait-il la résurrection, non plus mythique comme chez Platon, mais sociale et bioénergétique, d'une dignité féminine de l'humanité. C'est peut-être celle-là d'ailleurs que nous avaient déjà transmise, il y a déjà quelques millénaires, les *Veda*, les *Upanishad* et le *Mahâbhârata* de l'Inde : là, aucun dieu n'a de vie ni de force sans celle de sa déesse, Brahmâ n'existe pas sans sa parèdre Sarasvatî, ni Shiva, dieu de la destruction, sans Parvatî, déesse de l'intelligence, de la musique et de la poésie. Telle est peut-être la source philosophique la plus sage du féminin en l'homme.

Mais ceci est une autre histoire.

* Titre suggéré par la revue québécoise féminine *Arcade*, qui laisse un écrivain s'exprimer sur ce thème.